

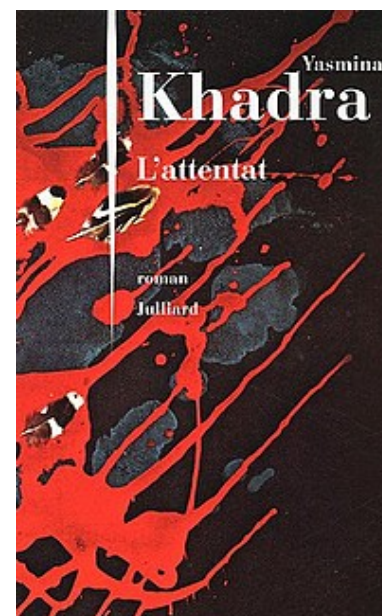
Metula News Agency

Rédacteur en chef : [Stéphane Juffa](#)www.menapress.com[Page principale](#)[Articles précédents](#)[A propos de la Mena](#)

« L'Attentat » de Yasmina Khadra ou l'esquive du politique (info # 012008/7)

© [Metula News Agency](#)

Lundi 20 août [07:30:00 IDT]

Par **Llewellyn Brown**

De quoi j'avais l'air, moi, alors que je refusais d'admettre ce que tout le monde savait ? D'un cocu !

L'auteur du roman *L'Attentat* [1], Yasmina Khadra — Mahmoud Moulessehoul, de son nom d'état civil —, ancien officier algérien, écrit en français. Ses romans sont traduits dans dix-sept pays et ont été récompensés par de nombreux prix (entre autres, en 2006, le Prix des libraires et le Prix Tropiques). Les éditeurs de *L'Attentat* font valoir la caution du prix Nobel J. M. Coetzee, qui « voit en cet écrivain prolifique un romancier de premier ordre ». Nuançons : l'histoire se lit bien et l'intérêt du lecteur est soutenu du début à la fin, mais les nombreuses tournures stéréotypées n'apportent rien au style du texte. En revanche, son thème — celui du terrorisme arabo-musulman dirigé contre les habitants d'Israël — et son large lectorat justifient que nous nous y arrêtions pour réfléchir aux questions qu'il soulève.

L'histoire

Amine Jaafari est un chirurgien israélien résidant à Tel-Aviv : un Arabe dont la vie — malgré certains heurts révélant la difficulté qu'un Arabe peut rencontrer pour s'intégrer à une société à majorité juive — témoigne d'une réussite sociale accomplie et d'une intégration exemplaire. Cette vie heureuse est bouleversée le jour où il apprend que sa femme, Sihem, est l'auteur d'un attentat suicide dans un restaurant. Amine n'éprouve aucune sympathie pour de tels actes et n'avait pas décelé, chez sa femme, le moindre signe suggérant qu'elle s'était alliée aux extrémistes. Il cherche alors désespérément à savoir où se trouvait la faille dans leur couple.

La problématique qui fait le nœud central de ce roman est du plus grand intérêt : elle porte sur cette étrangeté absolue qui surgit au sein de la vie intime. Cet événement représente une vraie remise en question que le personnage tente, tant bien que mal, d'assumer. En tant que citoyen israélien, il aborde la violence arabe de l'extérieur, ne subissant aucune « conversion » à la « cause » des ennemis irréductibles de tout ce qu'il a construit au cours de sa vie. On peut donc s'attendre à une analyse lucide et honnête du terrorisme, à partir de la subjectivité du personnage central.

Un roman « polyphonique »

Soucieux de dresser un tableau fidèle de la situation vécue par les habitants de cette partie du Proche Orient,

l'auteur du roman fait entendre la voix de chacun. L'on rencontre ainsi Yehuda, un rescapé de la Shoah, qui s'est inventé un moyen original pour oublier les horreurs qu'il a connues ; un pacifiste ; le « cheikh Marwan », idéologue terroriste, dont le destin sera calqué sur celui de cheikh Yassine ; un terroriste, qui justifie sa « lutte » comme suit : « Notre patrie est violée à tort et à travers, nos enfants ne se souviennent plus ce qu'école veut dire [...] ». À ce discours, le citoyen israélien qu'est Amine s'affronte loyalement. Un certain « Zeev l'Ermitte » — personnage tout à fait singulier — dénonce le « Mur », déclarant que Sharon « croit préserver Israël de ses ennemis et ne fait que l'enfermer dans un autre ghetto, moins terrifiant certes mais tout aussi injuste... ». Kim, la séduisante collègue d'Amine, apporte un éclairage supplémentaire, expliquant que les attentats suicide ne sont pas le fruit d'une simple impulsion personnelle : ils nécessitent une longue préparation et engagent une logistique considérable.

Chacun de ces discours est déployé, amplement et honnêtement : aucun n'est tronqué afin d'empêcher l'énonciateur de donner la cohérence nécessaire à la compréhension de sa position. De ce tableau, où se croisent une multiplicité de perceptions et d'opinions opposées, Yasmina Khadra apparaît comme un écrivain modéré, épris d'ouverture à l'autre. Pour sa part, il [déclare](#) : « J'ai été loyal avec les uns et avec les autres, j'ai essayé de défendre mes personnages du mieux que je pouvais. *L'Attentat* est un roman d'une grande générosité. ».

Un roman orienté

Ce roman ne cautionne certes pas un discours complaisant à l'égard du terrorisme mais il n'en est pas moins orienté. Son parcours conduit Amine d'Israël, où il était tout occupé à sa réussite sociale, en « Palestine », qui se situe de « l'autre côté du miroir ». Derrière la façade, le personnage va à la rencontre de la « vérité » qu'il voulait ignorer : « En tournant le dos à ces terres chahutées et muselées, j'ai pensé rompre les amarres. Je ne voulais pas ressembler aux miens, subir leurs misères et me nourrir de leur stoïcisme. ». Le message est clair : en « Palestine » se trouvent les vraies valeurs, celles qui sont foulées sous pied par les « soldats de Sharon » :

Janin (Djénine. Ndlr.) n'est plus qu'une ville sinistrée, un immense gâchis [...]. Défigurée par les multiples incursions de l'armée israélienne, tour à tour clouée au pilori et ressuscitée pour faire durer le plaisir, elle gît dans ses malédictions, à bout de souffle et à court d'incantations...

Ville martyre, en somme! L'honneur bafoué des Arabes atteint son comble à la fin du livre, quand l'armée israélienne rase la maison du doyen du village — cette maison que l'arrière-grand-père avait bâti « de ses mains, pierre après pierre ; plusieurs générations y sont écloses, les yeux plus grands que l'horizon [...] » —, en représailles d'une « opération kamikaze exécutée par Wissam Jaafai contre un check point » [2]. Mais un personnage invite le lecteur à comprendre : « C'est quoi une maison quand on a perdu un pays [...] ».

Un a priori psychologique sous-tend cette vision : l'amour-propre blessé provoque la haine, ainsi que l'explique un terroriste :

Tous les drames sont possibles lorsqu'un amour-propre est bafoué. Surtout quand on s'aperçoit qu'on n'a pas les moyens de sa dignité, qu'on est impuissant. [...]. On apprend véritablement à haïr à partir de l'instant où l'on prend conscience de son impuissance. C'est un moment tragique ; le plus atroce et le plus abominable de tous.

On peut s'interroger quant à l'origine de ce sens d'impuissance : viendrait-il des millions de dollars versés à l'Autorité palestinienne, ou du regard partial dont celle-ci fait l'objet dans les media chaque jour ? Or [d'aucuns](#) ont bien noté que le fameux sentiment d'humiliation n'est nullement infligé de l'extérieur mais a des origines bien culturelles : l'humiliation est avant tout un fantasme arabe.

Afin d'expliquer le crime de Sihem, le narrateur note qu'elle « avait grandi du côté des opprimés, orpheline et Arabe dans un monde qui ne pardonne ni à l'une ni à l'autre. ». Sans évoquer les scènes de liesse, qu'on a souvent observées après l'assassinat collectif de Juifs, on ne saurait discerner aucune commune mesure entre la fameuse « humiliation » et la terreur vitale éprouvée par des individus qui sont réellement menacés dans leur existence (devient-on « kamikaze » au Rwanda, au Darfour...?). L'enjeu narcissique pâlit face à l'incalculable enjeu où l'existence est mise dans la balance...

Cependant, Amine n'y songe guère, se montrant plus soucieux de son cocuage — c'est-à-dire la séduction de feu son épouse par l'action terroriste — et de sa virilité, plus blessée que des victimes de l'attentat. Dans ce livre, ni le narrateur ni son héros n'expriment la moindre compassion pour les victimes du terrorisme. C'est son « amour-propre en charpie » qui oriente le personnage :

J'ai tout perdu pour rien. Avez-vous pensé à ma peine lorsque vous avez sauté de joie en apprenant que l'être que je chérissais le plus au monde s'était fait exploser dans un restaurant aussi bourré de gosses qu'elle de dynamite ! [...]. De quoi j'avais l'air, moi, alors que je refusais d'admettre ce que tout le monde savait ? D'un cocu ! J'avais l'air d'un misérable cocu. Je me couvrais de ridicule jusqu'au bout des ongles, voilà de quoi j'avais l'air.

En lisant ce passage, on a du mal à croire qu'il s'agit de quelqu'un dont l'épouse vient de commettre un crime raciste, assouvissant sa haine par l'assassinat de personnes innocentes. Amine n'avance pas au-delà de ces protestations puérides : une position des plus curieuses pour quelqu'un qui, au début du livre, montrait son dévouement à sauver les victimes de l'attentat. Ces victimes — sans parler des autres — ont disparu de l'horizon de son existence torturée.

Ces limites, manifestées par le personnage, portent sur l'orientation du livre dans son ensemble. Amine réserve sa sympathie pour l'assassin, et son rejet de la logique du sacrifice repose seulement sur son exploitation par les commanditaires :

Pourquoi [...] sacrifier les uns pour le bonheur des autres ? Que va-t-il en rester, dans quelques générations, si ce sont toujours les meilleurs qui sont appelés à tirer leur révérence pour que les poltrons, les faux jetons, les charlatans et les salopards continuent de proliférer comme des rats ?

Ce qui compte pour lui, ce n'est pas l'acte commis mais le moyen utilisé — le suicide — qui, au fond, ne saurait constituer qu'une considération accessoire. Sa femme conserve tout son amour et toute son estime. Il n'est pas seul à cet égard : le vieux Yehuda élève la position d'Amine à la dignité d'un prince : « Je ne comprendrai jamais pourquoi les survivants d'un drame se sentent obligés de faire croire qu'ils sont plus à plaindre que ceux qui y ont laissé leur peau. ». Ce jugement concernant les rescapés de la Shoah trouve un écho sur le plan du récit : l'épouse-assassin s'en trouve valorisée, au détriment de ceux qu'elle a tués.

Un roman apolitique

Avant tout, *L'Attentat* est un livre apolitique. Le personnage Amine s'est toujours refusé à un quelconque engagement politique, position qu'il associe à son effort d'assimilation à la société israélienne : « J'ai renoncé à ma tribu, accepté de me séparer de ma mère, [...] ; je n'avais pas le temps de m'intéresser aux traumatismes qui sapent les appels à la réconciliation de deux peuples élus [sic. !] qui ont choisi de faire de la terre bénie de Dieu un champ d'horreur et de colère. ». Dans ce même esprit, le lecteur retrouve les lieux communs familiers : le « Mur » est qualifié de « ce rempart sacrilège, misérable et laid, né de l'inconsistance des hommes et de leurs indécorables vacheries. ». Des phrases renvoient dos à dos les « deux côtés » du conflit, comme celle-ci, évoquant Jérusalem : « Bien que cruellement excédée par les abus des uns et le martyre des autres, elle continue de garder la foi [...] ».

Conformément à la logique ainsi esquissée, Amine meurt sous l'attaque d'un drone israélien : une fin allégorique qui met sur un plan d'équivalence « deux extrémismes ». Soulignons, plutôt, que cette mort signe la fin d'un personnage qui n'a rien voulu savoir. Au moment de mourir, Amine fait une vision hallucinatoire du paradis, d'une terre où les frontières sont abolies. Il voit un enfant qui « longe les herbes folles et fonce sur le Mur qui s'effondre, telle une cloison en carton, élargissant l'horizon et exorcisant les champs qui s'étaient sur les plaines à perte de vue... ». Moralité : face à la folie meurtrière des hommes, seul le rêve sauve. L'auteur n'indique aucune possibilité d'une position courageuse d'humain... Amine n'aura rien compris, n'aura pris aucune position. Il aura simplement confirmé la doxa ressassée par les médias et par nos responsables politiques.

L'Attentat laisse le lecteur devant une rêverie de paix — à ne pas confondre avec une conclusion « poétique » ou métaphorique qui, elle, suppose davantage d'analyse — qui évacue toute problématique, qui annule la dimension inconciliable des conflits. Dès lors, se trouve évacué tout questionnement politique, réalisant une vraie dérobade devant l'intraitable de l'existence.

Notes :

[1] « L'attentat », Paris, *Julliard*, 2005 ; *Pocket*, 2006.

[2] La tournure nous est familière : les terroristes musulmans s'attaquent à des meubles — des « check point », des Tours jumelles, bref, des choses inanimées —, ils n'assassinent jamais des personnes... !



Droits de reproduction et de diffusion réservés
Copyright © 2002-2006 Metula News Agency